



LOUIS BECKER & CLAIRE MAILLARD PRÉSENTENT

FRANÇOIS
CLUZET

NICOLAS
DUVAUCHELLE

SOPHIE
VERBEECK

LE COLLIER ROUGE

UN FILM DE JEAN BECKER

D'APRÈS LE ROMAN «LE COLLIER ROUGE» DE JEAN-CHRISTOPHE RUFIN PUBLIÉ AUX ÉDITIONS GALLIMARD

DURÉE : 1H23

LE 28 MARS

DISTRIBUTION

APOLLO FILMS

9, RUE CASIMIR PÉRIER - 75007 PARIS

TÉL. : 01 53 53 44 05

BIENVENUE@APOLLO-FILMS.COM

PRESSE

DOMINIQUE SEGALL COMMUNICATION

DOMINIQUE SEGALL ET MATHIAS LASSERRE

8, RUE DE MARIGNAN - 75008 PARIS

TÉL. : 01 45 63 73 04

CONTACT@DOMINIQUESEGALL.COM



SYNOPSIS

Dans une petite ville, écrasée par la chaleur de l'été, en 1919, un héros de la guerre est retenu prisonnier au fond d'une caserne déserte. Devant la porte, son chien tout cabossé aboie jour et nuit. Non loin de là, dans la campagne, une jeune femme usée par le travail de la terre, trop instruite cependant pour être une simple paysanne, attend et espère. Le juge qui arrive pour démêler cette affaire est un aristocrate dont la guerre a fait vaciller les principes. Trois personnages et, au milieu d'eux, un chien, qui détient la clef du drame...



GRAND
HÔTEL
DES
VOYAGEURS
E. Ripaud

D-WD

ENTRETIEN AVEC JEAN BECKER



Il y a une première chose frappante quand on regarde LE COLLIER ROUGE : à bientôt quatre-vingt-cinq ans, vous avez réalisé un film de jeune homme, avec des scènes de bataille, de la figuration bref une véritable épopée de cinéma. C'était une de vos envies en vous lançant dans ce quinzième film ?

Non pas vraiment, c'est avant tout cette histoire qui s'est imposée. Jacques Witta, qui a longtemps été mon monteur et qui est aujourd'hui à la retraite, m'a un jour parlé du roman de Jean-Christophe Ruffin, «Le Collier Rouge»... Jacques était persuadé que le livre me plairait et que j'y verrais un sujet de film. En lisant, je me disais que les scènes de guerre seraient compliquées à mettre en scène pour un réalisateur de mon âge ! Mais après réflexion, en effet, l'histoire m'a touchée et j'ai décidé de me lancer, en sachant qu'il y aurait des gens qui m'aideraient dans les moments plus compliqués, comme Yves Angelo qui a été bien plus qu'un chef opérateur ou Louis mon fils, qui a été bien plus qu'un producteur. Il m'a soutenu avec beaucoup de force ... Et à l'arrivée, ça me fait plaisir quand on me dit que le résultat fait penser au travail d'un jeune metteur en scène !

Revenons au roman de Jean-Christophe Ruffin. En tant que lecteur, qu'est-ce qui de suite vous accroche en tant que lecteur ?

Je lis de moins en moins car j'ai maintenant de vraies difficultés de vue et ce qui m'a frappé c'est la facilité d'écriture de Jean-Christophe. J'ai dévoré «Le collier rouge» d'un trait, en me disant à chaque page que cette histoire était extrêmement visuelle tout en étant très simple à comprendre. J'aime ça aussi au cinéma :

s'asseoir dans une salle, être entraîné jusqu'à la fin du film sans s'ennuyer...

Cela veut dire que dès cette lecture vous aviez en tête des plans de votre futur film ?

Vous savez, je dis toujours que je n'ai aucune imagination mais que je me sers de celle des autres. En revanche, mes adaptations sont très fidèles et très travaillées ! Là j'y vois une petite forme de création ! En adaptant le roman, je voulais en garder la simplicité et ne pas juste en faire une histoire de guerre. Pour moi, LE COLLIER ROUGE c'est la rencontre de deux hommes dont l'un vient pour juger l'autre avec, au cœur de ce duo, la présence d'une femme qui aime l'un des deux, dans une relation difficile. Il fallait que les rapports humains soient au cœur du récit. Que l'on parle d'amour et d'amitié...

De quelle manière Jean-Christophe Ruffin s'est-il impliqué dans l'adaptation de son roman ?

Je voulais qu'il travaille avec moi mais il était très occupé. J'ai tout de même réussi à lui faire écrire quelques scènes et d'une manière générale, il a facilement accepté la vision que je lui proposais de son livre. J'ai ensuite demandé un coup de main à Jean-Loup Dabadie pour peaufiner les dialogues. Il a une patte pour ça on le sait et j'avais déjà collaboré avec lui sur BON RÉTABLISSEMENT ou LA TÊTE EN FRICHE... Ce qui m'a beaucoup touché, c'est devoir les yeux embués de Jean-Christophe quand il a découvert le film terminé. Il était très ému de voir cette histoire qu'il a inventée prendre vie à l'écran...

Cette histoire se déroule en 1919 après la première guerre mondiale et cent ans après, les thèmes du film sonnent d'une manière très moderne. La notion de héros, le rapport à la justice, le couple et la place de la femme dans la société...

Absolument et c'était très évident dès la lecture du roman. J'ai eu l'impression qu'il était déjà dépoussiéré sur le plan de l'époque ! Ce que raconte cette histoire est franchement révolutionnaire avec une attaque contre la manière dont on a traité les hommes de la guerre 14-18. C'étaient des héros, des vrais... J'adorais mon grand-père, qui avait vécu l'enfer des tranchées en étant blessé. Il m'avait parlé de la guerre et je me suis beaucoup documenté avant de faire le film. Quand on connaît le sujet, on comprend que l'Etat et les généraux ont envoyé des millions de gens à la boucherie. Où est l'aspect héroïque dans tout cela ?

Le personnage de Nicolas Duvauchelle, Jacques Morlac, incarne cette contradiction. Il est considéré comme un héros, il a été décoré comme tel mais il peut être jugé pour avoir d'une certaine manière déshonoré ce statut...

Pour être honnête, je suis moi-même très gêné avec ces histoires de récompenses. Je suis officier de la Légion d'Honneur car on a considéré à l'époque que j'avais accompli une œuvre qui méritait ce titre... Mais bon, on me l'a proposé et je l'ai accepté ! Ce qui m'embête, c'est de voir qu'aujourd'hui on distribue cette Légion d'Honneur comme les bons points à l'école, tout le monde y a droit ou presque... Je trouve cela galvaudé. À la fin de la grande guerre c'était un peu la même chose : les soldats survivants recevaient une médaille comme pour justifier le fait de les avoir envoyés se faire massacrer. Le personnage de Morlac est révolté mais il est aussi extrêmement lucide par



rapport à l'horreur de 14-18. Une horreur qui a frappé aussi bien les français que les allemands, les anglais ou les américains. Et regardez ce qui s'est passé : on a signé l'Armistice et vingt ans plus tard, on a remis ça !

D'ailleurs dans votre film, le regard porté sur l'affaire par le commandant-magistrat interprété par François Cluzet est à la fois curieux et bienveillant. Pourtant, vous semble le différencier de Morlac : son grade, son milieu...

L'un est un paysan devenu soldat, l'autre un bourgeois officier militaire. Mais Lantier du Grez, le personnage de Cluzet en a bavé lui aussi pendant le conflit. Il se rend vite compte que Morlac a été jeté en taule pour un motif qui est certes choquant mais pas si grave au fond... Il estime qu'avec des excuses, ça devrait passer... Sauf que Morlac lui refuse de demander pardon : il considère que son acte est réellement révolutionnaire, même s'il est de l'ordre du symbole.

L'histoire du COLLIER ROUGE met en parallèle cette confrontation entre les deux hommes avec une histoire d'amour et vous lui accordez une place aussi importante dans le film...

Oui car pour moi, ce n'est pas un film sur la guerre. Il y a la dualité entre ces deux types, qui peut faire songer à GARDE À VUE ou LE JUGE ET L'ASSASSIN, avec une sorte d'enquête policière dans laquelle Lantier du Grez essaye de mettre à jour la vérité. Il y a également en effet une histoire sur la relation compliquée entre une femme et un homme, qui pense avoir été trompé par celle qu'il aime... Ce couple a lui aussi été malmené par la guerre : sans 14-18, Jacques et Valentine n'auraient jamais connu cette épreuve.

Cela donne à votre film un ton et une forme particulière : comment le définissez-vous ?

C'est une bonne question et nous nous la sommes posée quand il a fallu faire la bande-annonce... Pour



moi, LE COLLIER ROUGE est un vrai drame, qui passe certes par une histoire de confrontation qui peut virer à l'amitié, une profonde histoire d'amour mais l'ensemble est marqué par la tragédie de la guerre. Le film montre les conséquences de cette guerre sur la société française : il n'y avait plus d'hommes, les femmes les ont remplacés au travail...

Arrêtons-nous justement sur Valentine, le personnage féminin du film. Une femme incroyablement moderne : fière, amoureuse, mère de famille, active, indépendante...

J'aurais d'ailleurs voulu lui consacrer plus de temps à l'écran mais je n'avais pas le temps et je pense que ce n'était pas tout à fait le sujet du film. Dans le roman, Valentine est un peu plus révolutionnaire et ça lui donne un côté plus déluré que j'ai tenu à conserver pour le film. Elle le dit à un moment : « je suis mon

propre chef ». Elle est moderne en effet, avec une volonté de fer mais c'est aussi une femme sensible, très amoureuse de cet homme qui la rejette pour une raison qui lui échappe...

Vous avez choisi Sophie Verbeek pour incarner Valentine...

J'ai eu beaucoup de mal à trouver la bonne comédienne pour le rôle. J'en ai vu pas mal mais je ne trouvais pas celle qu'il me fallait... Et puis un jour, j'ai aperçu Sophie dans le film A TROIS ON Y VA. Elle n'avait pas le rôle principal mais elle y était très attachante. Sa voix, son attitude m'avaient bluffé... Il a fallu convaincre les producteurs car elle n'est pas encore très connue au cinéma mais je suis certain qu'elle va le devenir !

Pour les personnages masculins, c'est Nicolas Duvauchelle qui joue le personnage de Jacques Morlac, héros de guerre emprisonné...

Nicolas a souvent joué les rebelles ou les voyous au cinéma et, tout en gardant l'aspect révolté de Morlac qu'il joue parfaitement, je trouvais intéressant de le mettre dans la peau d'un petit paysan ! Morlac a une forte personnalité mais c'est un gars simple... Je trouve qu'il s'en sort formidablement, notamment face à François Cluzet...

Impeccable lui aussi dans le rôle de Lantier du Grez, l'officier magistrat...

Un peu le clown blanc de l'histoire ! Ce n'est pas lui qui a le premier rôle mais François en fait une performance d'une justesse incroyable. On retrouve dans le regard de son personnage la gentillesse et la profondeur de celui de François dans la vie.

Il avait déjà tourné pour vous il y a 35 ans dans L'ÉTÉ MEURTRIER : vous aviez envie de ces retrouvailles au cinéma depuis longtemps ?

Oui mais ça n'avait jamais pu se faire... J'ai beaucoup de respect pour François Cluzet. Je le compare à Daniel Auteuil avec qui j'ai tourné dans DIALOGUE AVEC MON JARDINIER. Ce sont des acteurs qui ont une présence magnifique et qui sont des hommes formidables...

Les autres comédiens de votre film ont également une belle présence et souvent des « gueules », même s'ils ne sont pas très connus. C'est souvent le cas dans votre cinéma et ça renvoie à une vraie tradition du cinéma français...

C'est le résultat de ma collaboration avec Sylvia Allegre qui travaille sur le casting de mes films depuis longtemps. Elle a un œil fou, elle regarde tout, elle va au théâtre sans arrêt, elle voit tous les films, se documente beaucoup... Sylvia sait que je n'aime pas



voir toujours les mêmes têtes pour les mêmes emplois dans les films des autres ! Là, pour les personnages du gendarme ou du geôlier, (Gilles Vandeweerdt) je voulais en effet des tronches, des caractères et des comédiens justes qui n'en fassent pas trop car ce sont des rôles risqués... Pour le simple d'esprit par exemple, j'ai fait regarder au comédien (Jean-Quentin Châtelain, Patrick Descamps) un film de mon père, Jacques Becker, qui s'appelait GOUPI MAINS ROUGES dans lequel il y avait ce genre de personnage.

Un mot aussi du côté très solaire de votre film : l'action se déroule après l'horreur de la guerre mais dans la chaleur et le soleil de l'été. Les personnages donnent l'impression de vouloir revivre à tout prix, à l'image de ce jeune soldat qui batifole avec une des servantes de l'hôtel...

C'était volontaire, d'abord parce qu'il y avait cette idée de renaissance de la société de l'époque dans le roman de Ruffin. C'était le cas après la guerre en France : la vie après la mort... C'est ce que traduit la vieille dame qui prend garde au chien de Morlac : tous les hommes de sa famille sont morts au combat. À l'auberge, la patronne a perdu son mari... Des millions de famille ont

connu cela et particulièrement dans les campagnes, là où se passe LE COLLIER ROUGE. C'était terrifiant... Je montre comment les autorités allaient chercher les hommes jusque dans leurs fermes pour les envoyer au front...

En tant que metteur en scène, vous êtes-vous amusé à tourner ces scènes de guerre par exemple, en dirigeant tous ces figurants dans les tranchées ?

Ah pas du tout ! Physiquement, pour moi, c'est un tournage qui a été difficile... Ma récompense, ce sont justement les témoignages de ces figurants dont vous parlez, des gens de la région où nous avons tourné en Charente, près de Montbron. J'étais dans ma petite cahute avec mes écrans pour regarder ce que nous venions de filmer, sous la pluie, dans la boue et quand ils passaient près de moi épuisés et crottés, ils me remerciaient... Alors non pas de leur avoir fait le cadeau empoisonné de ces conditions de tournage, mais simplement d'avoir fait ce film. Tous ces figurants étaient juste heureux d'avoir vécu quelques jours dans la peau de Poilus de la guerre 14-18 ! Ca m'a beaucoup touché...

Vous parlez de tournage éprouvant : avez-vous d'autres projets, l'idée d'un seizième film peut-être ?

Très sincèrement, il faudra d'abord que je trouve un très bon sujet. Mais rien n'est moins sûr parce que là, j'en ai vraiment bavé... Entendons-nous bien : je suis très heureux d'avoir tourné LE COLLIER ROUGE mais physiquement, j'ai eu du mal à suivre. Alors si c'est pour mettre en scène un huit-clos entre deux types, pourquoi pas !

De quelle manière regardez-vous votre parcours de cinéaste, parcours marqué par de gros succès populaires et des films peut-être plus exigeants ?

J'aime bien ce mot de « parcours »... J'ai commencé en 1961 avec UN NOMMÉ LA ROCCA sur lequel j'ai

eu la chance de travailler avec José Giovanni et Jean-Paul Belmondo. Mon père, qui venait de mourir, avait poussé José à travailler avec moi... Bon, le film a été un bide et j'ai enchaîné avec deux autres qui n'ont pas très bien marché non plus : ÉCHAPPEMENT LIBRE en 64, (de nouveau avec Jean-Paul et Jean Seberg, le couple recomposé de À BOUT DE SOUFFLE), et PAS DE CAVIAR POUR TANTE OLGA en 65, pour lequel un critique avait écrit « Mais du navet pour le spectateur » ! Ensuite est arrivé TENDRE VOYOU, toujours avec Belmondo qui a lui bien marché mais j'en avais un peu marre de l'ambiance du cinéma. Je me suis donc consacré à la télévision avec les trois saisons de la merveilleuse série « Les Saintes Chéries » en compagnie de Micheline Presle et Daniel Gélin et pour laquelle j'ai pu travailler avec mon frère Etienne. Après ces trente neuf épisodes, je ne savais plus vraiment quoi faire donc je me suis tourné vers la pub... C'est là que j'ai rencontré Jean-Baptiste Rossi, alias Sébastien Japrisot qui voulait absolument m'écrire un sujet de long-métrage. Il m'a proposé un scénario d'une centaine de pages que j'ai trouvé très bien mais sans y retrouver la force de ses romans. J'ai eu la mauvaise idée de lui dire et nous sommes restés fâchés pendant des mois... Et puis un jour, j'ai reçu son nouveau livre, L'ÉTÉ MEURTRIER. Sébastien m'a dit : « j'ai fait mon boulot, à toi de faire le tien »... Quelle preuve d'amitié. Il a été magnifique avec moi, notamment durant le tournage où les choses étaient compliquées avec les producteurs. Nous nous sommes ensuite retrouvés pour LES ENFANTS DU MARAIS sur lequel il m'a donné un vrai coup de main... L'ÉTÉ MEURTRIER, c'est à mon sens le vrai début de ma carrière de cinéaste. À partir de là, en tant qu'homme aussi j'ai été beaucoup plus mature et mes films s'en sont ressentis, ils étaient plus travaillés. DIALOGUE AVEC MON JARDINIER c'est pas mal ! Il y en a un que j'aime beaucoup, c'est DEUX JOURS À TUER. Je l'ai revu récemment et il me touche encore... Là aussi j'ai travaillé avec un écrivain, François d'Epenoux, et j'adore ça : la collaboration avec Marie-Sabine Roger sur LA TÊTE EN FRICHE en 2010 a également été formidable...



ENTRETIEN AVEC FRANÇOIS CLUZET



LE COLLIER ROUGE marque vos retrouvailles avec Jean Becker, trente cinq ans après L'ÉTÉ MEURTRIER : aviez-vous depuis longtemps la volonté de tourner de nouveau avec lui ?

Jean a été un de ceux à l'époque à m'avoir pour la première fois confié un rôle très intéressant, qui a beaucoup compté pour moi en tant qu'acteur. Le temps a passé et j'avoue que la proposition de ce rôle trente cinq ans après a été une excellente surprise. À la lecture du scénario et du roman, j'ai été enchanté : je me suis trouvé face à un personnage que je n'avais jamais joué... Pas seulement parce qu'il est en uniforme mais aussi parce que ce commandant Lantier du Grez dégage beaucoup d'humanité et un sens de la fraternité qui le caractérise vraiment... Je suis plutôt habitué à incarner des « anti-héros », (même si ça change depuis quelques années...), j'ai été chaleureusement étonné que Jean trouve en moi ces caractéristiques. Vous savez, je me méfie toujours des gens qui revendiquent leur humanité : généralement ce sont les pires des salauds !

Comment parleriez-vous de cette nouvelle collaboration avec Jean Becker : en trente cinq ans, vous avez chacun fait vos vies et vos carrières...

Oui et c'était très intéressant de voir son évolution en tant que metteur en scène, confronté à ma propre expérience au fil des années... J'ai même été bluffé par le réalisateur que Jean est devenu : L'ÉTÉ MEURTRIER était très réussi mais là j'ai vraiment perçu le point de vue sans équivoque du réalisateur Becker. Je pense qu'il nous a fait jouer le film qu'il avait dans sa tête... J'en suis toujours reconnaissant aux grands metteurs

en scène : ça m'a fait penser à Chabrol qui fonctionnait exactement de la même manière. Cela veut dire peu de prises et déjà le montage en tête... C'est extrêmement agréable pour un acteur car on se sent bordé ! Je me souviens d'une des premières directions de jeu que Jean nous a donné à Nicolas et moi : il nous trouvait un peu trop graves. Or, j'avais moi le sentiment que la situation à interpréter l'était vraiment ! Lui était obsédé par le fait que ce soit digeste pour le spectateur et il avait raison : ne jamais oublier que l'on fait un métier de divertissement même si le sujet est on ne peut plus sérieux... Jean a su amener les choses vers plus de légèreté. Encore une fois, je me rappelle de Chabrol sur L'ENFER. Je lui avais fait remarquer que le film serait très lourd et lui m'avait répondu « ne t'inquiète pas, ça va devenir digeste » ! Claude comme Jean n'a jamais perdu de vue la façon dont on peut communiquer au public la profondeur d'un film sans l'emmerder...

Vous connaissiez cette histoire à travers le roman original de Jean-Christophe Rufin ?

Non, je n'avais pas lu le livre avant même si c'est un auteur que j'aime beaucoup, notamment son livre « Rouge Brésil ». J'ai une admiration sans borne pour ce type-là qui était médecin avant de devenir écrivain puis ambassadeur... Moi qui ne suis « que » comédien je me demande toujours comment on peut avoir autant de cordes à son arc ? J'ai évidemment lu « Le collier rouge » avant de tourner le film et l'écriture de Rufin m'a impressionné : j'espérais que l'on retrouverait à l'écran la fluidité du texte, ce que Jean a formidablement compris...



Votre personnage, ce commandant-magistrat Lantier du Grez, comment l'avez-vous perçu à la lecture du scénario ?

Comme un membre de la hiérarchie militaire qui pourrait être austère du fait de son rang et de ses responsabilités, mais dont l'esprit a été marqué, bouleversé par l'horreur de la guerre. On sent que lui aussi pourrait faire pas mal de reproches sur la manière dont on a envoyé au front des millions de soldats, en sachant très bien qu'ils allaient à la mort... J'ai aimé la fêlure de ce gars-là. On comprend que toute sa vie il a été dans l'armée mais cette affaire va le faire

sortir de son rôle. C'est un juge militaire, chargé de se prononcer sur ce qu'a fait Morlac mais dès le départ, son état d'esprit est de dire : « présentez vos excuses et on en reste là... » or, Morlac, lui, refuse donc la logique voudrait que Lantier du Grez en prenne acte et le laisse au cachot. Mais non : quelque chose l'intrigue et comme il n'est plus tout à fait fier de sa carrière militaire, le doute va lui permettre d'avoir la curiosité de laisser la place à l'humanité et à la fraternité dont je parlais... C'est un personnage double, passionnant à jouer, qui assume son grade mais n'est plus dupe des valeurs de l'armée...

Lantier du Grez est même une sorte de symbole de cette société française d'après-guerre qui, en 1919, a envie de vite passer à autre chose...

C'est très juste : à cette époque, tout le monde souhaitait tirer un trait sur ce carnage qui a été au-delà de ce qu'on pouvait imaginer... Mon grand-père a fait la guerre 14-18. Il a été blessé par des éclats d'obus, c'était ce qu'on appelle une « gueule-cassée » et il est revenu asthmatique à cause des gaz, ce qui l'a cloué au lit pendant cinquante ans... Mais je me souviens de sa volonté farouche de vivre autre chose après avoir été confronté quotidiennement à la mort de masse. Il a été décoré comme héros pour être monté à l'assaut d'un poste ennemi et il a eu droit à un article dans le journal local : c'est d'ailleurs de cette manière que ma grand-mère a pu faire sa connaissance... Mais avant cela, mon grand-père a été déclaré mort sur le champ de bataille mais ses râles d'agonie ont attiré l'attention d'un cuisinier qui passait par là avec une brouette. Il l'a entendu et l'a sauvé en l'emmenant à l'hôpital... Quand je voyais cet homme, terriblement marqué dans sa chair et son corps, faisant régulièrement des cauchemars d'assaut, je comprenais les questions et les haines qui l'habitaient. Il détestait les allemands bien sûr mais aussi cette hiérarchie militaire qui l'avait envoyé comme tant d'autres dans cette boucherie démente, cette tragédie terrible... Dans le film en effet, Lantier du Grez comme la société veut passer à autre chose et retrouver l'humanité des vivants.

Vous parlez de la décoration de votre grand-père comme héros de guerre : c'est aussi le cas de Jacques Morlac, interprété par Nicolas Duvauchelle, que vous devez juger dans le film. Cette notion d'héroïsme est toujours très présente, cent ans après la grande guerre...

Le héros c'est pour moi celui qui fait passer sa vie après celle des autres. On en connaît aujourd'hui : je pense à ces soldats américains du Thalys dont Eastwood

vient de faire un film mais il y a aussi l'héroïsme du quotidien. Sans être démagogue, je trouve que l'aide-soignant répond à cette notion. Quand je jouais INTOUCHABLES nous sommes allés voir Philippe Pozzo di Borgo chez lui au Maroc et j'ai discuté avec le type qui lui prodiguait des soins, (ce qui est relaté dans le personnage de Omar), et j'ai compris combien ce boulot était héroïque, surtout quand on connaît le salaire de ces personnes... On peut aussi appeler ça de l'altruisme. C'est une qualité assez peu répandue : moi-même je ne la connais pas mais elle existe ! Les scientifiques, les chercheurs répondent aussi à cette définition, en tout cas beaucoup plus qu'un acteur qui est tout sauf un héros mais plutôt un privilégié ! Pour revenir au thème du COLLIER ROUGE, on peut se demander qui sont les héros ? Est-ce que ce n'est pas avant tout les morts, ceux qui ont perdu la vie au service de leur pays et du patriotisme ? Le film le montre : on ne leur a pas laissé le choix, en allant les chercher au fin fond des campagnes. Pour moi, c'étaient des hommes transformés en munitions !

Face à votre personnage dans le film, il y a donc celui de Jacques Morlac, incarné par Nicolas Duvauchelle. Le film repose sur votre duo-duel. C'est la première fois que vous jouez ensemble...

Nous ne nous connaissons pas mais j'admire beaucoup son intégrité d'acteur : elle transparaît dans son jeu. Nicolas est fait d'une pièce et c'est moi qui ait soufflé son nom à Jean pour le rôle de Morlac. Pour moi, un acteur est un partenaire et quand vous en avez un de cette qualité en face de vous, les choses sont tellement plus simples ! Sur le tournage, nous avons vécu plus que joué ce que vivent nos personnages, dans cette cellule froide et sombre. Je crois que nous avons fini par oublier la narration, l'histoire du film, pour vivre la confrontation d'hommes entre Morlac et Lantier du Grez. Le personnage de Nicolas a fait une chose assez dingue qui lui vaut de se retrouver

en prison et dans la réalité, je crois qu'il a vraiment quelque chose en lui de cet ordre-là : il est capable de défendre des choses assez surréalistes ! Nous nous sommes formidablement entendus...

De quelle manière avez-vous abordé ces scènes de face à face en prison : elles comportent beaucoup de texte et c'est toujours un exercice périlleux...

Nous avons évidemment un peu travaillé ces passages en amont du tournage avec Nicolas. J'ai beaucoup apprécié son intégrité : c'est tout sauf un séducteur

et que vous l'aimiez ou pas n'y changera rien ! C'est un registre qui nous excitait beaucoup, d'autant que ces scènes devaient se dérouler dans une pièce de neuf m2... Il faut donc aussi un très bon metteur en scène pour varier les angles et les points de vue et Jean nous a parfaitement dirigés. Nicolas et moi avons dû de notre côté trouver les pleins et les déliés car, comme vous le dites, j'avais perçu le côté risqué de ces moments du film : ils représentent quarante cinq minutes au total et s'ils avaient été ratés, c'était une catastrophe....





LE COLLIER ROUGE vous offre d'autres moments tout aussi intenses en compagnie de Sophie Verbeek qui joue le personnage de Valentine. Une actrice qui apporte du charme et de la force à son rôle...

Là, je suis tombé sous le charme d'une voix, d'une justesse... J'ai immédiatement été conquis par cette douceur qui laisse aussi transparaître un caractère en acier trempé ! Sophie fait partie de ces acteurs généreux qui donnent tout et cet échange est toujours passionnant à filmer. Chabrol disait que le cinéma « c'est tout sauf un champ contre champ » ! Je crois qu'il y a quelque chose d'assez miraculeux qui s'est passé entre nous grâce à la manière indicible que Sophie dégage en tant qu'actrice dans le rôle de

Valentine. Du coup, cela justifiait à mon personnage l'envie de trouver la solution à l'énigme sur laquelle il enquête... Elle m'a beaucoup impressionné : bien sûr je l'ai trouvée très jolie mais au-delà de ça, sa justesse et sa jeunesse d'actrice sont étonnantes. Sophie était un peu dans le doute, la fébrilité, la fragilité et je n'avais qu'une envie : la rassurer ! Il y a un proverbe anglais que j'adore : « do your best and fuck the rest » ! Et je n'ai cessé de lui répéter de prendre du plaisir afin que le spectateur au final en prenne lui aussi. Je suis certain que Sophie est une comédienne qui va aller très loin...

Puisque l'on parle de vos partenaires à l'écran, je suis certain que vous avez dû adorer les gueules, les caractères que Jean Becker a choisi pour les

personnages secondaires. Je pense notamment à celui qui joue le gardien de la prison...

Ah : Jean-Quentin Châtelain ! Je le connais depuis très longtemps et nous avons joué ensemble une pièce de théâtre il y a vingt cinq ans et j'étais allé le voir depuis dans une adaptation de « Gros câlin » de Guitry dans laquelle il était exceptionnel... Quand Jean m'a dit qu'il allait jouer le gardien, je lui ai dit qu'il n'aurait pas pu trouver meilleur acteur pour le rôle... Il fait partie de ces comédiens qui incarnent la vérité d'une époque à l'écran : sa dégain, son jeu, la manière de porter ses vêtements font qu'on y croit tout de suite.

Avez-vous de votre côté l'impression avec LE COLLIER ROUGE de retrouver ce que l'on peut appeler un cinéma de patrimoine, comme celui que pratique Tavernier ou pratiquaient Miller, Chabrol ?

Absolument mais je ne crois pas que ce soit une affaire de génération, ce terme de « patrimoine » est le bon. Becker comme Chabrol ou d'autres ne dévient pas de leur ligne directrice. Ils veulent aller au bout du film dont ils ont rêvé... Parfois aujourd'hui, certains metteurs en scène proposent des scénarios qui d'abord sont trop longs de trois quart d'heure avec l'idée de réécrire le film au montage ! Un type comme Becker sait dès le départ où il va et personne sur le plateau n'aurait l'idée de lui dire « tiens, et si tu mettais plutôt ta caméra là... » ! Il écoute évidemment son chef opérateur et son cadreur mais son point de vue reste le plus important. C'est ce que je considère comme des réalisateurs très français : ils font peu de prises et laissent leurs acteurs affamés de jeu... Quand vous en faites des dizaines, vous sortez épuisé de votre scène et vous n'êtes plus dans l'abandon mais dans le mécanisme, la maîtrise... Ce que j'aime chez Jean Becker comme chez d'autres, c'est cette capacité à faire douter ses acteurs. Quand j'ai vu LE COLLIER ROUGE j'ai été à la fois conquis et surpris : jamais on ne s'ennuie...



ENTRETIEN AVEC SOPHIE VERBEECK



Votre carrière au cinéma est encore jeune : quelle a été votre réaction quand Jean Becker vous a fait cette proposition d'incarner Valentine, le personnage féminin principal de son nouveau film ?

J'ai eu la chance jusqu'ici dans mon parcours de rencontrer les bonnes personnes. Il y a eu Josée Dayan à la télévision avec la série « Capitaine Marleau » et aujourd'hui il y a Jean Becker... Tous deux m'ont offert un rôle sans même me demander de passer d'essai. C'est évidemment très valorisant mais c'est aussi extrêmement agréable de se voir accorder autant de confiance... Comme si le travail du comédien suffisait, sans qu'il y ait besoin de preuves supplémentaires. Avec Jean, les choses sont allées très vite : il m'avait vu dans A TROIS ON Y VA de Jérôme Bonnell en 2015 et il a souhaité me voir. Le lendemain de notre rencontre, il a appelé mon agent en disant qu'il m'avait choisie...

De quelle manière Jean Becker vous a-t-il parlé de Valentine et de quelle manière l'avez-vous vue, vous ?

Nous avons beaucoup parlé ensemble de la place de cette jeune femme dans le récit. Au début du film comme du roman, on a l'impression que c'est un personnage plus en retrait mais pas du tout ! Valentine est un des piliers de cette histoire... Jean m'en a parlé comme d'une femme forte, un symbole de courage et de ténacité. C'est exactement ce que j'avais vu chez Valentine : son tempérament, son caractère... Dans le livre de Jean-Christophe Ruffin, on explique son parcours d'intellectuelle : c'est la fille d'un juif anarchiste qui a été baignée dans cette pensée politique.

Le roman d'origine vous a aidé à construire le personnage ?

Oui bien sûr, même si Jean a fait d'autres choix, notamment sur le rapport de Valentine à la fidélité. Dans le livre, ce n'est pas si clair que dans le film ! De mon côté, et comme tous les acteurs, j'adapte ma méthode de travail au contexte particulier de chaque film, notamment le rapport avec un réalisateur. Je me suis également plongée dans des documents d'époque : des images de femmes qui travaillent aux champs...

Le film se déroule il y a presque cent ans et ce qui frappe, notamment à travers votre personnage, c'est de voir la modernité du propos. Valentine est une jeune femme forte, indépendante, mère, amante, amoureuse et fière...

Oui tout à fait et c'est lié à la transformation du personnage, au courage qu'elle a d'évoluer. Il y avait là pour moi quelque chose d'intéressant à attraper et à montrer à l'image, à l'intérieur d'une fiction. Je ne suis d'ailleurs pas certaine que ce soit spécifiquement lié à une époque en particulier. Dès lors que l'on a à faire avec l'idée de ténacité, on est moderne me semble-t-il...

Oui sauf que cet après guerre 14-18 a été marqué par l'émergence du rôle social des femmes, en remplacement des hommes morts au combat...

Elles ont changé de condition en effet. C'est d'ailleurs amusant de voir que la mode a suivi ce mouvement : les jupes ont par exemple commencé à être moins longues !

Parlez-nous du tournage avec Jean Becker : quel metteur en scène est-il ?

Jean est un vrai personnage et c'est pour moi une immense qualité. Il a un côté bandit, filou, c'est un gamin qui joue beaucoup ! Sur un plateau, il est très présent : il se met à votre place pour vous montrer ce qu'il attend. Il a un rapport très physique et très ludique au tournage. C'est un état d'esprit très communicatif qui se transmet aux comédiens, comme une sorte de connivence. Becker est un cinéaste qui perpétue la théâtralité du geste, alors que certaines autres méthodes de jeu ont tendance à vouloir nous en éloigner... C'est un travail très agréable à faire, assez opposé à celui de la pure présence...

Passons à vos partenaires, à commencer par Nicolas Duvauchelle dans le rôle de Jacques Morlac, l'amoureux de Valentine... Avez-vous eu besoin d'un temps d'adaptation pour faire connaissance ?

Oui, il faut toujours apprendre à s'approprier. Entre deux acteurs, il y a quelque chose d'ordre animal, comme deux chiens qui doivent se renifler ! Ensuite, au fil du tournage, on entre dans une sorte d'autre vie à part entière et une véritable intimité se tisse très rapidement. Ce qui est troublant, c'est qu'ensuite, on se sépare... L'absence remplace alors l'intensité. J'ai beaucoup aimé le jeu instinctif, sauvage de Nicolas. C'est un comédien à la fois animal et intelligent. Nous nous sommes approchés doucement l'un de l'autre car je suis moi aussi assez sauvage...

Comment parleriez-vous de la rencontre avec François Cluzet ?

C'est quelqu'un d'adorable et de bienveillant. Il est extrêmement serein sur un plateau et sait vous accompagner avec énormément de précautions. C'est aussi un partenaire très généreux dans le jeu bien entendu mais aussi dans le rapport humain. C'est pour moi essentiel car s'il n'y a pas cet échange

entre deux êtres, en dehors du tournage, ça ne peut pas transparaître devant la caméra. François est exactement dans cette philosophie-là : je dirais vraiment que c'est la générosité qui le caractérise avant tout...

Vous évoquez la rencontre indispensable entre comédiens et êtres humains : de quelle manière regardez-vous votre parcours, encore récent au cinéma ?

J'ai la chance d'avoir fait une formation théâtrale, même si je fais beaucoup plus de cinéma que de scène mais je crois qu'à chaque fois, j'ai eu la chance de croiser les bonnes personnes. C'est aussi une affaire de choix personnels : après avoir été sélectionnée aux César pour A TROIS ON Y VA, j'ai reçu des propositions

qui ne correspondaient pas à ce que je souhaitais faire. On me dit que ce n'est peut-être pas une bonne idée vis-à-vis de l'économie actuelle du métier mais j'assume totalement ! Je me rends compte que j'aime les personnages féminins assez forts, je n'ai pas envie de faire un film juste pour faire un film. Il me faut de l'envie, un moteur... Pour mon prochain long-métrage, MES PROVINCIALES de Jean-Paul Civeyrac, je joue une activiste militante et pour cela, je suis allé passer plusieurs jours avec les zadistes de Notre Dame des Landes ... J'ai aussi terminé un album de musique avec le réalisateur-compositeur Bernard Tanguy qui sortira au printemps et je prépare une pièce, « Point de non-retour » mise en scène par Alexandra Badea qui se jouera au Théâtre de la Colline en septembre...





ENTRETIEN AVEC NICOLAS DUVAUCHELLE



Connaissez-vous le roman de Jean-Christophe Ruffin avant de vous lancer dans cette adaptation du « Collier rouge » ?

Non car généralement, je ne lis pas les livres desquels sont tirés des films, sauf dans le cas d'un biopic. Ici, je me suis vraiment fié au scénario de Jean Becker. Nous avons évidemment rencontré Jean-Christophe Ruffin avant le tournage...

De quelle manière avez-vous alors perçu le personnage de Jacques Morlac à la lecture du script ?

J'aimais beaucoup l'aspect presque désuet qui se dégageait de l'histoire : Morlac est un communiste et il n'y en a plus guère aujourd'hui ! Mon grand-père avait ces convictions, il a été libéré par l'armée russe durant la seconde guerre mondiale, donc ça m'a touché d'y repenser. Mon personnage est un survivant qui se rebelle contre la boucherie organisée de 14-18... Il s'oppose à l'ordre établi et j'aime bien les révoltés de base ! En plus, je suis picard d'origine donc je me souvenais des récits de mon arrière-grand-mère qui avait connu ce conflit et le suivant d'ailleurs. Ce sont aussi des raisons qui m'ont donné envie d'incarner Jacques Morlac...

À partir de ce matériau de base, comment avez-vous travaillé le rôle ?

Nous avons organisé plusieurs déjeuners et dîners en amont du tournage, avec Jean, François Cluzet et Louis Becker. Bon franchement, c'était du travail mais aussi du bon temps car nous avons descendu quelques bouteilles ! Cela dit, ça nous a permis de faire

connaissance, de comprendre ce que Jean attendait de nous et la manière dont il voulait nous diriger. C'est un metteur en scène « à l'ancienne » et ça me plaisait : il a du caractère, il exprime ce qu'il ressent, on le sent passionné... À son âge, il dégage une force incroyable. Nous avons également fait quelques lectures mais d'une façon générale, mon approche du personnage était assez simple : Morlac est un type de la campagne qui va se retrouver embarqué dans cette guerre par la hiérarchie militaire et politique. Ce sont des sujets délicats : l'amour de la Patrie ou de la Nation avait en fait peu de choses à voir avec la réalité de la guerre, qui était plus une affaire d'impérialisme et de domination...

Un paradoxe qui renvoie d'ailleurs à Morlac lui-même et à son statut de héros déchu...

Oui, il a été décoré comme pour faire accepter l'horreur de cette guerre. Il y a des vétérans qui sont très fiers de leurs décorations et je le comprends puisqu'ils se sont battus pour la France. En plus, en 14, il y avait l'idée de reprendre un bout du territoire, l'Alsace-Lorraine, aux allemands et ces gars étaient persuadés que le conflit ne durerait que quelques semaines... Ce qui est terrible, c'est de comprendre que l'Etat-Major n'en n'avait pas grand-chose à faire d'eux et les considérait comme de la chair à canon... Rien que la bataille de la Marne, ce sont des centaines de milliers de morts. Pour Jacques Morlac, sa récompense, c'est une médaille en chocolat qui célèbre un épisode inhumain de l'histoire. Il a le sentiment d'avoir été traité comme un chien, d'où son geste...



Vous êtes un jeune paysan dans le film et ce n'est pas la première fois, puisque vous avez déjà joué ce genre de personnage dans LA FILLE DU PUISATIER ou LE GRAND MEAULNE, alors que vous avez plutôt l'image d'un acteur urbain !

Ça me plaisait bien, d'autant que pour reparler de mon grand-père, il était lui-même agriculteur. C'est d'ailleurs assez amusant d'entendre parfois les critiques nous dire « vous les parisiens » : si je suis né à Paris, une partie de ma famille est originaire d'Amiens, une autre de Normandie donc c'est un univers que je connais bien. J'aime beaucoup ce que montre le film : le travail des champs à l'ancienne, la fauche des blés à la main...

Ça peut paraître carte-postale mais je trouve ça assez beau...

Vous avez également tourné des scènes de guerre, en costume et dans des conditions assez dantesques. Y a-t-il pour vous un simple plaisir de comédien dans ce genre d'exercice ?

C'était un sacré bordel ! Il y avait de la glaise partout, des trombes d'eau, des explosions : je vous jure que lorsque nous montions à l'assaut, on s'y croyait vraiment ! Il y a là-dedans en effet comme un plaisir de gamin, tous les acteurs en rêvent... Alors attention, ce n'était pas que du jeu. D'abord parce que la réalité

historique était effroyable et ensuite parce que nous devons aussi être très prudents à cause des armes. Il y a eu des blessés à la baïonnette lors des scènes de charge... Je tiens d'ailleurs à saluer les figurants du film et notamment Franz Boyer, (la doublure d'Albert Dupontel dans AU REVOIR LÀ-HAUT) qui était à mes côtés et avec qui j'ai partagé ces moments-là, couvert de boue et trempé jusqu'aux os !

Venons-en à vos partenaires justement, à commencer par François Cluzet avec qui vous jouez des scènes très denses...

Nous nous étions croisés plusieurs fois, notamment au festival Lumière de Lyon, mais nous avons vraiment fait connaissance en préparant le film. Je l'ai vu avec Jean Becker, puis je suis allé chez lui... C'est un type adorable, qui m'a donné pas mal de conseils, sans jamais faire le vieux sage ! De mon côté, j'avais énormément de questions à lui poser notamment sur Patrick Dewaere dont je suis très fan et qu'il a bien connu... J'aime beaucoup la personnalité de François : il est très calme mais on sent que ça bouillonne à l'intérieur et je suis un peu comme ça aussi ! Nous avons gardé le contact depuis le film et nous avons en plus des amis en commun comme François-Xavier Demaison...

De quelle manière avez-vous préparé vos scènes de face à face, qui reposent sur un rythme, une diction précise ?

Nous avons pas mal répété ensemble juste avant de tourner, ce qu'on appelle des « italiennes »... C'est Yves Angelo qui s'est occupé des lumières du film et il y a mis beaucoup de soin donc il y avait pas mal de préparation pour régler l'éclairage de ces scènes-là. Pendant de temps, dans la loge, nous en profitions avec François pour travailler notre texte et trouver des repères. Mais dans le film, Morlac découvre vraiment le juge-officier Lantier Du Grez au moment des

interrogatoires donc il fallait aussi préserver cette idée de rencontre... Je trouve que ça a très bien fonctionné entre nous, même si le tournage en sous-sol, dans la pénombre, dans ce bunker d'un fort militaire près de Paris étaient assez pesant.

Le rôle de Valentine, la mère du fils de Morlac, est tenu par Sophie Verbeeck. L'occasion de scènes assez fortes elles aussi mais plus solaires avec une comédienne qui n'a pas beaucoup joué au cinéma...

Je ne connaissais pas du tout Sophie. Nous nous sommes rencontrés au pot de début de tournage... Elle était très angoissée et nous avons fait en sorte de la détendre ! C'est un personnage qui représente beaucoup d'enjeu pour elle en tant qu'actrice. Son personnage n'est pas du tout accessoire dans le récit et je trouve que Sophie lui apporte de la beauté et une vraie force...

Autre acteur avec qui vous partagez quelques scènes importantes : le chien !

Là, au contraire de Sophie et François, ça n'a pas toujours été simple ! Il y avait en fait deux chiens, des beaucerons : un pour jouer l'attaque dans les tranchées et un autre pour les scènes devant la prison... Disons que les propriétaires n'avaient peut-être pas tout à fait pris la mesure du travail à effectuer avec leurs chiens, ce qui nous a pas mal énervés Jean et moi, étant donné que nous sommes tous deux assez patients ! Bon, ce sont les aléas des tournages, on sait que c'est toujours difficile avec les animaux et les enfants...

Entre tous ces moments compliqués que vous évoquez, quel souvenir global gardez-vous de ce film ?

Un souvenir extrêmement agréable en fait. Je me souviens de notre séjour près d'Angoulême où nous étions logés dans une sorte de village de vacances, tenu par des hollandais... Ma femme, qui était enceinte l'époque, était là ainsi que mes deux filles :

il y avait une ambiance très familiale. Nous allions manger tous ensemble le soir, plusieurs fêtes ont été organisées avec toute l'équipe... Donc oui, ce n'était pas un tournage facile mais tout le monde a travaillé de manière très soudée. Je ne me souviens pas d'un moment de ras le bol ou de découragement et pourtant, encore une fois, les conditions étaient parfois rudes... C'est aussi dû au fait que nous étions loin de nos habitudes parisiennes où, après la journée de travail, chacun rentre chez soi... C'est pourquoi j'adore tourner en province, cela crée des liens de groupe. On peut se dire les choses et dénouer les éventuelles tensions le soir au moment d'un verre...

LE COLLIER ROUGE vous permet aussi d'ajouter un autre grand cinéaste à votre parcours d'acteur : Jean Becker...

Ah oui, j'étais heureux quand il m'a appelé ! C'est un très grand réalisateur, issu d'une grande famille du cinéma... Je suis très heureux et honoré d'avoir eu l'occasion de travailler avec lui. J'ai des photos de Jean avec ma petite fille sur ses genoux. Il pourrait presque être mon grand-père et il dégage une impression paternaliste qui me plaît beaucoup, tout en étant brut de décoffrage. Ce n'est plus vraiment dans l'air du temps, on prend aujourd'hui plus de pincettes mais moi j'aime les gens francs du collier !



LISTE ARTISTIQUE

LANTIER	François CLUZET
MORLAC	Nicolas DUVAUCHELLE
VALENTINE	Sophie VERBEECK
DUJEUX	Jean-Quentin CHÂTELAIN
GABARRE	Patrick DESCAMPS
PAUL	Tobias NUYTEN
LA PATRONNE	Maurane
LOUIS	Gilles VANDEWEERD
PERRINE	Roxane ARNAL
LOUBIOT	Frans BOYER

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Jean BECKER
Producteurs	Louis BECKER & Claire MAILLARD (ICE 3)
Scénario et Adaptation	Jean BECKER Jean-Christophe RUFIN
Avec la collaboration amicale de	Jean-Loup DABADIE
D'après le roman de	Jean-Christophe RUFIN
Publié aux	Éditions GALLIMARD
Musique originale	Johann HOOGEWIJS
Directeur de production	Bernard BOLZINGER
Image	Yves ANGELO
Montage	Franck NAKACHE
Son	Frédéric ULLMANN (A.F.S.I.) Alexandre FLEURANT Sébastien MARQUILLY Sébastien ARIAUX
Décors	Thérèse RIPAUD
Costumes	Mahémiti DEREGNAUCOURT
Casting	Sylvia ALLEGRE
Assistants réalisateur	David KRESPINE Alexandre MARIE Mathieu HOWLETT
Régie générale	Fabrice BOUSBA
Production déléguée	ICE 3 - KJB PRODUCTION
Coproduction	APPOLO FILMS - FRANCE 3 CINEMA - UMEDIA